

SESSION 2013

AGRÉGATION
CONCOURS EXTERNE

Section : HISTOIRE

EXPLICATION DE TEXTES

Durée : 7 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.

Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.

De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

NB : *La copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.*

Tournez la page S.V.P.

**Premières impressions de Michel Leiris¹,
membre de la mission ethnographique Dakar-Djibouti**

31 mai [1931]

À 6 heures, arrivée à Dakar. Débarqué rapidement et trouvé du courrier.

Déjeuner avec Griaule² chez des amis – qui m’attendaient – puis promenade à Rufisque avec eux, plus Larget³ dans la voiture de la mission. Beau paysage, plutôt plat, à terre rougeâtre semée de roches volcaniques, avec baobabs et palmiers.

Dans les faubourgs indigènes de Dakar, grand grouillement humain bigarré. Rassemblements comportant des individus de tous âges, depuis des bébés portés sur le dos jusqu’à des vieillards, en passant par tous les degrés. Au point de vue européen, Dakar ressemble beaucoup à Fréjus, ou à ces plages du midi dont une vague prétention essaye de masquer la pouillierie.

À Rufisque, un bistrot est intitulé « À la Brise de Mer ». Les femmes des bordels de Dakar y viennent passer leurs jours de sortie avec leurs amants et l’on y rencontre aussi les administrateurs ou fonctionnaires les plus bourgeois accompagnés de leurs épouses.

À Dakar, il y a une « Réserve » et une « Potinière ».

Le soir, peu avant le dîner, vu le chat de nos hôtes jouer sur la terrasse avec un mille-pattes à peu près long comme la main. Il paraît que j’en verrai bien d’autres... En somme, très peu de différence entre la vie du fonctionnaire à Paris et sa vie à la colonie (j’entends : dans les grands centres) ; il a chaud et il vit au soleil au lieu d’être enfermé ; en dehors de cela, même existence mesquine, même vulgarité, même monotonie, et même destruction systématique de la beauté.

J’ai grand’hâte d’être en brousse. Cafard.

1^{er} juin [1931]

Démarches relatives à l’entrée en franchise des marchandises de la mission. La direction des Douanes fait des difficultés, compare la mission à celle du prince N. qui est passé récemment et se trouve maintenant dans l’intérieur où il aurait vendu une partie de son matériel, introduit en franchise... Dans les bureaux, chaleur très supportable. Dactylos antillaises et huissiers africains. Conversation avec le directeur intérimaire des affaires économiques. Sur une question de Griaule, qui lui demande si, dans chaque colonie, nous pourrions avoir communication des archives judiciaires, il répond que des instructions très sévères ont été données aux administrateurs, depuis que des missions étrangères ont utilisé les documents dont on leur avait permis de prendre connaissance pour attaquer la politique coloniale de la France et soulever des incidents à la Société des Nations. Il parle aussi des sociétés secrètes et de l’impossibilité qu’il y a pour les Européens d’y pénétrer. Dans le Lobi, Labouret⁴ aurait réussi à recevoir le premier degré d’initiation d’une société ; mais l’homme qui l’aurait initié a disparu depuis, vraisemblablement châtié par les autres initiés.

Griaule et moi sommes installés chez mes amis. Les autres sont logés à l’« Hôtel des Célibataires », bâtiment administratif réservé aux fonctionnaires non mariés.[...] Les noirs d’ici, malheureusement, ne sont pas plus sympathiques que les Européens. Je pense à un employé noir

¹ Michel Leiris (1901-1990).

² Marcel Griaule (1898-1956), ethnologue, chef de la mission ethnographique et linguistique Dakar-Djibouti (mai 1931 – février 1933) organisée par l’Institut d’ethnologie de l’université de Paris et par le Muséum national d’Histoire naturelle.

³ Marcel Larget, second de la mission Dakar-Djibouti.

⁴ Henri Labouret (1878-1959), ethnologue, administrateur colonial, professeur à l’École nationale des Langues orientales vivantes et à l’École coloniale.

des docks, coiffé d'un casque colonial luxueux et revêtu d'un boubou immaculé, dont la conversation était émaillée d'expressions parisiennes telles que : « Laisse pisser le mérinos ! Ne t'en fais pas ! » ou : « Tu m'as fait un (*sic*) faux bond ! » Comme nous le disait le fonctionnaire des affaires économiques et comme le disent tant d'autres coloniaux, dans les lieux où le Noir est en contact direct avec la civilisation européenne, il n'en prend que les mauvais côtés.

Je pense tout de même à quelques noirs évolués, mais sympathiques, rencontrés à bord, entre autres à Dya, que j'ai encore aperçu ce matin, cette fois non plus en bleu de mécano mais dans une tenue étonnante, composée d'un complet violacé, d'une chemise à grands dessins noirs et mauves, d'une cravate noire et mauve et de souliers éculés en cuir verni noir et daim gris. Il y a aussi une négresse très jolie qui est montée à bord, dans un grand manège de falbalas et de coquetterie sans doute professionnelle.

Dans les rues, les petites filles surtout sont ravissantes : elles ont le crâne tondu (exception faite de certains points déterminés) et portent de longues robes blanches ornées de dentelle à jour.

2 juin [1931]

Acheté quelques articles dans un magasin. Les patrons sont des Syriens, plusieurs frères. Pas une de leurs vendeuses qui n'ait couché avec au moins l'un d'entre eux. Beaucoup de clientes européennes couchent aussi, acquittant ainsi leur facture.

Courses, visites administratives, etc.

Le soir, allant avec la voiture inspecter le garage qu'on a mis à notre disposition pour les camions, ensablé la voiture dans un raccourci sablonneux. Avec l'aide du boy laveur et repasseur qui est venu travailler pour Griaule et pour moi chez mes amis et celle d'un vieux Wolof qui garde le garage et semble spécialisé dans ce genre de dépannage (car beaucoup de voitures s'ensablent à cet endroit) nous réussissons à en sortir. Rentrant la voiture, nous l'ensablons de nouveau à l'entrée du jardin. Cette fois, nous la laissons dans cette situation.

3 juin [1931]

La nuit a été agitée par des bruits divers : démarrages de moteurs, aboiements de la chienne, sortes de frôlements. Au matin, le boy Séliman et son aide laveur et repasseur constatent qu'une partie du linge qu'ils avaient mis à sécher a été enlevé : il manque 1 complet à B[aron], 1 complet à Griaule, 1 complet à moi, plus deux pantalons. Interrogatoire des boys, qui nient. Séliman répond à Mme B[aron] que ce ne peut être lui, attendu qu'il s'habille toujours en boubou et qu'il ne lui viendrait pas à l'idée de se mettre en pantalon pour autre chose que travailler. L'autre boy reste impassible. Il est entendu que les deux garçons seront conduits à la police, non en inculpés mais pour servir de témoins et raconter comment les choses se sont passées. Nous convenons aussi de ne les laisser seuls avec les policiers sous aucun prétexte, tenant à leur épargner un « grilling »⁵...

Au déjeuner, nous apprenons par le boy laveur et repasseur que Séliman est en train de sangloter dans la cuisine. Il vient de laisser brûler le gâteau, alors qu'il avait déjà oublié d'acheter du dessert, en plus de cette sacrée histoire de vêtements. Nos hôtes lui font dire de ne pas s'en faire à ce point.

Après déjeuner, nouvel interrogatoire de Séliman, qui ne pleure plus. Il répond avec netteté et semble bien être mis hors de cause. Seul, l'autre boy sera emmené à la police.

Visite à la police : l'inspecteur qui nous reçoit est une sorte de sous-officier rasé, qui prononce « collidor » et a les mains terriblement velues. Dans un coin, un vieux nègre en uniforme kaki et mince collier de barbe blanche écoute silencieusement. Les B[aron] et moi sommes assis ; le boy, debout entre nous, son casque colonial à la main. L'inspecteur tape à la machine les déclarations

⁵ Une mise sur le grill, c'est-à-dire un interrogatoire serré.

de B[aron]. À la fin de l'entretien, nous apprenons avec plaisir que le boy est sûrement hors de cause, que beaucoup de vols semblables ont été commis dans le quartier et qu'il s'agit sans doute d'une bande organisée. Nous nous retirons, suivis du boy qui est resté toujours imperturbable et descend maintenant l'escalier majestueusement. Arrivés dehors, juste comme nous venons de franchir le seuil du commissariat, le boy sourit largement et dit à Mme B[aron]: « Séliman aussi, Madame, on lui a volé un costume. » Nous demandons au boy pourquoi il nous fait *maintenant* cette déclaration, mais il est impossible d'obtenir une réponse, et il est certain que nous ne le saurons jamais. Tout ce que nous pouvons apprendre, c'est que le voleur de Séliman est un nègre par qui il avait fait porter son panier en revenant du marché.

Dans la soirée, faisant un tour en auto pour recharger les accus qui s'étaient déchargés à cause de l'humidité, tombé, en quartier indigène, sur un vaste rassemblement d'individus de tous âges en train d'écouter un griot. Il y a des femmes assises par terre avec leurs enfants sur le dos. Le conteur semble tenir son auditoire ; il est assis, le dos à un grand mur, et souligne sa diction par des gestes.

4 juin [1931]

Rencontré Séliman au marché. Il avait à sa bouche sa belle pipe en forme de revolver achetée de la veille. Ses larmes étaient enfin séchées, qu'avait produit cette accumulation de malheurs : vol des habits blancs, oubli d'acheter le dessert pour le déjeuner, et gâchage de la tarte qui avait brûlé.

Visite au chef de la collectivité des Lébou, pour être introduit auprès de ces constructeurs de pirogues. C'est un vieux nègre en chéchia et boubou, qui nous reçoit dignement, montre à notre interprète sa croix de la Légion d'honneur, nous donne quelques renseignements sur les Lébou, puis sort avec nous, armé de gants et d'une ombrelle.

Passé l'après-midi avec Mouchet sur la plage, à flanc de coteau, à examiner des pirogues en interrogeant des pêcheurs, assistés de l'interprète de la circonscription, Mahmadou Kouloubali.

Diné le soir avec les B[aron] et tous les membres de la mission à l'« Hôtel des Célibataires », dont la grosse Mme Lecoq tient la pension, assistée de la négresse Diminga, élève de la mission catholique, brave et intelligente fille, qui a « gagné petit⁶ » l'année dernière avec un des locataires.

Rentré le soir dans la Ford de la mission conduite par mon ami B[aron]. Fait, comme font tous les soirs tous les Dakarois sortis en auto, un tour sur la corniche et apprécié un clair de lune complètement malsain en même temps que splendide, avec des nuages louches barrant l'astre et une lueur très étendue de marécage sur la mer.

Source : Michel Leiris, *L'Afrique fantôme*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines, 1934, 625 p. (ici, dans l'édition de 1988, Paris, Gallimard, collection « Tel », p. 27-32).

⁶ Eu un enfant.